LE SPORT, FACTEUR D'HUMANISATION

Conférence du cardinal Suenens

Les XXes Jeux Olympiques ont été précédés à Munich, du 21 au 25 août, d'un Congrès scientifique dû à l'initiative du Comité organisateur des Jeux Olympiques. A la séance d'ouverture de ce Congrès, dont le thème était : « Le sport dans notre monde ; ses chances et ses problèmes », le cardinal Suenens, archevêque de Malines-Bruxelles, a prononcé la conférence suivante où il a développé le thème du sport dans ses perspectives humaines et chrétiennes (1) :

Il m'a été demandé de vous parler du sport comme facteur d'humanisation ou de déshumanisation de l'homme. C'est ainsi que je crois pouvoir traduire et transposer le sujet de ce colloque : « *Entfremdung und Identität des Menschen im Sport* ».

Le sujet est complexe parce que le terme « sport » couvre une telle variété de prestations qui ont chacune leur loi propre, leur spécificité, leurs richesses et leurs écueils.

On parle sport et l'on pense alpinisme ou football, régates ou golf, moto-cross ou vol à voile, course, boxe ou lancement de poids... On doit distinguer le sport comme jeu, comme exercice, comme compétition, comme performance. Bref, il s'agit de réalités disparates. Elles ont cependant un commun dénominateur : elles impliquent toutes une prestation corporelle caractérisée, à objectif déterminé ; elles supposent normalement un entraînement gradué, systématique, en vue du but à atteindre. Chacune de ces prestations pourrait être l'objet d'une étude particulière : il n'est pas facile de les apprécier en un jugement d'ensemble, *in globo*, sans être obligé aussitôt de tenir compte des variantes et des spécificités.

Au seuil de ce Congrès mondial qui préface les Olympiades de Munich, il s'agit pour nous de réfléchir ensemble sur le phénomène du « sport » sans entrer dans les catégories multiples et diverses. Par ailleurs, je voudrais examiner ce phénomène en fonction de ce qu'il contient de positif en tant que facteur de promotion humaine.

Pour être à l'aise dans l'appréciation favorable qui sera la nôtre, je voudrais faire remarquer, dès l'entrée en matière, que la valeur du sport va dépendre, pour une large part, de la valeur humaine de celui qui le pratique. L'homme façonne le sport, comme toute activité culturelle, à son image et à sa ressemblance : il peut lui infuser des valeurs très riches de sens à la condition qu'il soit lui-même non seulement un homme de sport mais un homme tout court. Son humanité pénétrera et marquera le sport de son empreinte. L'homme n'est pas le bénéficiaire passif des avantages que le sport peut lui apporter d'une manière préfabriquée ; il est activement responsable et engagé dans le jeu. Il donne et il reçoit. Ce qu'il reçoit dépend, pour une part importante, de ce qu'il donne. Sous cet angle, on pourrait dire que le sport ressemble à une auberge espagnole où, comme chacun sait, l'on trouve... ce qu'on y apporte soi-même. Le sport n'est donc pas un facteur automatique de promotion humaine. On peut y chercher une évasion, une satisfaction de vanité, un alibi ; le sport peut parfois être poursuivi comme une fin en soi, prêter le flanc à une sorte de narcissisme qui empêche l'homme de se développer en harmonie en majorant indûment une de ses activités.

Si le sport est, comme nous le croyons, un élément de nature à favoriser la promotion humaine, ce résultat ne sera donc acquis que si le sportif collabore à lui donner cette signification et insuffle une âme au sport qu'il a choisi. Cette condition remplie, nous voyons un vaste champ de possibilités s'ouvrir qui peuvent aider l'homme à réaliser sa pleine humanisation. Je voudrais explorer un moment avec vous, sous forme d'un examen forcément rapide, quelques possibilités d'humanisation qu'il renferme. Je bornerai le sujet au sport envisagé comme exercice corporel, soit individuel, soit collectif, mais situé et pratiqué dans une vie humaine ordinaire, laissant de côté le professionnalisme pur.

Il me semble que l'on pourrait envisager le thème, ainsi restreint, selon trois perspectives :

— Le sport considéré comme relation à soi-même ;

— Le sport considéré comme relation aux autres ;

— Le sport considéré dans le prolongement de l'incarnation.

(1) Texte original.

Il va sans dire que nous ne pourrons qu'esquisser un sujet important trop vaste, même délimité ainsi, et; il faut bien le dire, un sujet qui reste en partie inexploré encore dans le monde scientifique. Un Congrès comme celui-ci est une digne et nécessaire préface aux Jeux qui vont se dérouler.

I. — LE SPORT CONSIDERE COMME RELATION A SOI-MEME

Le sport a une signification très grande pour l'homme lui-même qui le pratique comme un élément d'épanouissement, d'équilibre et de maîtrise de soi. Je voudrais expliciter chacun de ces termes.

1. Le sport comme élément d'épanouissement humain

Dans et par le sport, l'homme cherche à se dépasser lui-même. Cet effort est par lui-même enrichissant. Tendre à établir des records toujours plus accentués implique un constant effort de croissance, d'amélioration. Sans doute le sportif se heurte-t-il à des limites qui le contraignent : le corps humain ne peut atteindre ni le bond du tigre, ni la vitesse des gazelles, ni l'endurance des oiseaux migrateurs. Il n'est pas mauvais d'ailleurs qu'il connaisse ses limites et en prenne la mesure, qu'il expérimente l'humilité de la condition humaine ; mais il faut encourager l'homme à tendre son arc, si j'ose dire, à son maximum et à épanouir ses virtualités latentes. Pareille tension fait partie du premier devoir humain : « Hommes, soyez humains, c'est votre devoir. » Homme, donne toute ta mesure d'homme, deviens ce que tu es. Dans cette ligne, le sport bien compris s'inscrit dans le dynamisme profond de son être. A Bruges, dans la maison des Gruuthuze, une inscription gravée sur la cheminée proclame avec fierté la devise de cette famille : « Plus est en toi. » Ces mots sont aussi au cœur de l'effort sportif authentique, ils constituent comme un titre de noblesse.

2. Le sport est élément d'équilibre humain

A ce titre, il offre un contrepoids à notre civilisation trop cérébrale, trop intellectualiste, trop cartésienne. Le sport est une discipline utile, même indirectement, pour l'esprit, car elle le force à se plier aux humbles contingences de la matière, aux résistances, à la progressivité, à la lenteur. L'intellect ne peut pas être laissé impunément à lui-même et à ses seules constructions.

Un peu partout on a senti, dans notre monde « hypercivilisé » où règne la technocratie, le danger de l'unilatéralisme intellectuel. Certaines réactions en témoignent et cela aux extrémités les plus diverses de l'horizon culturel. A preuve, par exemple, la Révolution chinoise qui arrêta brusquement l'accès des étudiants aux Universités pour imposer à tous une période de travail manuel afin que le brassage des travailleurs manuels et des intellectuels donne à ceux-ci un réalisme, un sens du concret et du possible, une sagesse de vie.

Cet équilibre, cette complémentarité recherchée par le moyen du travail manuel, a été reconnu aussi et exprimé par des intellectuels purs et recherché spontanément aussi par initiative propre. Je songe à un Marcel Légaut qui, en France, abandonna naguère une chaire universitaire d'enseigement mathématique pour tenter de retrouver au contact de la terre, comme berger en montagne et cultivateur, une dimension de la vie qui n'entre pas dans notre système métrique et qui ne se dégage pas de nos calculs et de nos ordinateurs. Ce « retour à la terre » n'était pas un élan romantique mais exprimait un besoin d'intégration humaine.

La complémentarité du sport s'inscrit dans la même ligne et répond, pour une part, à des préoccupations identiques.

3. Elément de maîtrise de soi

Elément d'équilibre, disions-nous, et aussi de maîtrise de soi. Il y a au cœur de l'entraînement sportif une ascèse, dont parlait déjà saint Paul, un renoncement qui ne peut pas ne pas marquer de son empreinte, dans la vie journalière, le comportement humain du sportif. Qui ne le constate ? Notre civilisation de consommation et de confort est, par elle-même, une terrible occasion de déshumanisation. Sans même parler de l'esclavage antihumain qui menace l'homme à travers un érotisme effréné, les drogues, l'abus du tabac et de l'alcool. La pratique du sport invite par elle-même à une maîtrise de soi positive, vigoureuse, riche de conséquences vitales et toniques. Elle favorise cette indispensable conquête de l'homme sur l'homme lui-même qui est au cœur d'une civilisation authentique.

La science a fait d'admirables progrès dans la conquête du monde. Elle a pénétré au cœur de la matière pour en dégager l'énergie nucléaire, elle a franchi l'espace par ses fusées et ses satellites ; elle a exploré les terres inconnues et plongé dans les océans. Elle a découvert mille secrets pour lutter de vitesse avec la maladie et avec la mort. Mais on est tout surpris de constater qu'elle ait si peu encore sondé l'homme lui-même et ses ressources propres, qu'elle n'ait pas encore découvert le moyen de le rendre autant qu'il est possible, maître de lui-même et capable de se gouverner. L'homme, cet inconnu disait Carrel. Nous sommes au seuil de la découverte de cette maîtrise humaine, de l'emprise de l'homme sur lui-même qui est indispensable pour son équilibre. Le « connais-toi toi-même » de Socrate pose, en ce domaine plus qu'ailleurs un problème épineux. Si tâtonnante qu'elle soit encore, la science avance pourtant dans la bonne direction. La psychologie moderne souligne chaque jour davantage l'influence de l'âme sur le corps, du psychique sur le physique. Dans le domaine médical, la mise en jeu de cette interaction compte d'étonnantes réussites. On savait depuis longtemps combien le moral influe sur la santé, combien les troubles fonctionnels sont tributaires du comportement intérieur. On le sait aujourd'hui de mieux en mieux.

La maîtrise de soi, dont il s'agit, n'est pas seulement maîtrise des muscles et renoncement à tout ce qui entrave l'entraînement progressif exigé par tel ou tel sport — je songe à un athlète belge, à Gaston Roelands, faisant chaque

jour soixante-dix kilomètres à pied, — mais c'est aussi le développement de qualités humaines qui rendent l'homme plus homme et favorisent sa confiance en lui-même. Le sport n'est pas seulement une affaire de souplesse physique ; il demande finesse, esprit d'observation, intuition, esprit de décision. Ces qualités humaines ont à être constamment en éveil : il faut un exercice de jugement et d'à-propos pour marquer un but au bon moment et mesurer le risque, ni trop tôt ni trop tard, en choisissant l'angle d'attaque. Normalement, le sport est une école où l'on apprend à mesurer et à évaluer un risque et à l'assumer... à ses risques et périls. C'est une école qui, par sa nature même, apprend la confiance en soi, la foi indispensable et préalable en ses possibilités. Or, dans la vie journalière, il est très important que l'on ait pareille assurance intérieure, elle est la clé même de la réussite.

On connaît sans doute l'histoire de l'amiral Dupont expliquant à l'amiral Farragut, lors de la guerre de Sécession aux Etats-Unis, pour quelles raisons il n'avait pu réussir à entrer dans le port de Charleston avec sa flotte de guerre.

Farragut, après l'avoir écouté jusqu'au bout, lui répondit :

— Dupont, il y a une raison encore.

— Laquelle donc ?

— Vous n'avez pas cru que vous pouviez le faire..

Cette histoire est de brûlante actualité dans le domaine qui nous occupe.

Pour réussir, il est essentiel de croire à la possibilité d'aboutir. Il en va ici comme pour l'apprentissage de l'art de conduire une voiture ou de nager : la confiance en soi est indispensable. Elle conditionne l'usage et l'efficacité des techniques ; elle est elle-même la technique primordiale animatrice des autres. Que d'apprentis chauffeurs ou nageurs ont abandonné le volant ou la mer non parce que la technique était trop compliquée, mais parce qu'ils n'ont pas osé croire « que cela irait », que l'auto épouserait leur volonté et que la mer les porterait allégrement.

Toutes ces réflexions se situent dans la ligne du développement humain personnel. Ce n'est encore qu'un premier aspect. Poursuivons notre route.

II. — LE SPORT CONSIDERE COMME RELATION AUX AUTRES

Le sport a aussi une signification sociale très particulière. Il est, pour une part, une sorte de réaction, de contestation vécue de notre société. Le sport a valeur de correctif au sein de notre civilisation actuelle.

Société de consommation : celle-ci tend à créer pour l'homme des besoins artificiels en vue d'écouler toujours plus de produits ; société de consommation : elle tend à augmenter le confort de l'homme au point de lui épargner tout effort physique. A la limite, l'homme sera intégré dans un engrenage qui le conduit à dépenser le moins d'énergie possible. On connaît la définition du piéton, vu par un humoriste : c'est un automobiliste qui a trouvé un parking. Aujourd'hui il faut du courage pour marcher dans la rue au lieu de prendre sa voiture. Le sport est l'anticonfort dans une société de confort. C'est un titre de gloire.

La société dans laquelle nous vivons est aussi une *société de nivellement humain, d'automation, de mécanisation,* de l'homme. On a pu écrire des études très révélatrices sur la « joie au travail ». Une des causes de la déshumanisation de l'homme, de son ennui, de sa « morosité », n'est-elle pas à chercher dans les conditions mêmes du travail ? Les réactions ouvrières contre les abus du taylorisme en sont un symptôme significatif. L'homme écrasé, à longueur de journées, par un travail sans joie, sans créativité, sans possibilité de valorisation humaine, appelle, par réaction, un champ nouveau d'activités où il puisse être lui-même et où il retrouve les possibilités de déploiement personnel. Ce n'est pas par hasard que notre époque d'industrialisation croissante a vu s'amplifier le phénomène du « sport ».

Notre société est une *société technique* où domine le travail à la chaîne, monotone, impersonnel, et où les maîtres du jeu sont les techniciens de la science — et demain, de plus en plus, « les manipulateurs des ordinateurs ». L'homme sent le besoin d'une sorte de compensation pour se retrouver lui-même sur un autre plan et à y montrer une excellence personnelle qui le sort de l'anonymat. Ce n'est plus alors la passivité qui le domine avec le complexe d'infériorité qu'elle provoque ; le sport lui offre la possibilité de faire valoir des dons et des talents qui sont sans emploi dans la vie journalière. C'est comme une revanche des heures de loisirs sur les heures de travail. Et comme demain ces loisirs deviendront de plus en plus étendus, on peut prévoir sans peine l'extension croissante des sports à l'échelle des masses.

Mais ce n'est pas seulement à l'égard de la société, comme telle, que le sport est riche de conséquences sociales ; il y a une *éthique sportive* qui comporte de précieux éléments de nature à favoriser les relations interpersonnelles. Enumérons-en quelques-uns, sans prétendre être exhaustif.

Le sport, école de fair-play

Lorsqu'il s'agit du sport en équipe, on voit aussitôt qu'il renferme de précieux éléments utiles à la vie en société bien au-delà des terrains de jeu. Le sport est une école de fair-play. Le fair-play est rare dans un monde voué au « struggle for life », à la concurrence sans pitié, à l'écrasement de l'adversaire. Savoir rencontrer une équipe adverse et traiter chacun des opposants avec courtoisie constitue déjà en soi toute une éducation. Le sens du fair-play manque terriblement dans la vie sociale d'aujourd'hui. Il est bien difficile de combattre quelqu'un en raison des points de vue qu'il adopte sans aussitôt transformer en ennemi personnel et totalitaire celui qui s'oppose à nous sous cet angle précis et limité. Nos dialogues ne sont trop souvent que des tentatives de réduire l'adversaire au silence ; en termes sportifs, on dirait que leur objectif est le knock-out. Le fair-play, au contraire, invite d'une manière per-

manente à s'exercer au pluralisme, à la tolérance, au respect de l'autre. Le shake-hands qui termine une compétition est plus qu'une formalité ou une contrainte d'usage : c'est le témoignage rendu à la dignité, à la valeur de l'adversaire ; il lui signifie que l'amitié interpersonnelle n'est pas entamée et que l'autre est reconnu en ses qualités propres. Celui qui donne la main en vainqueur s'anoblit parce que son geste s'efforce de hausser l'autre, de le valoriser à ses propres yeux ; celui qui reçoit la poignée de main, en vaincu, et qui sait perdre avec dignité, montre que pour lui le sport n'est qu'un jeu et qu'il sait le situer dans l'ensemble de la vie, le relativiser et reconnaître la supériorité d'un adversaire. Le fair-play donne au sport ses proportions, sa relativité. Tout cela est très important pour éduquer aux relations sociales entre les hommes dans la vie journalière.

Le fair-play entre partis politiques d'un pays, le fair-play dans les tractations commerciales entre concurrents, le fair-play entre pays développés et pays en voie de développement seraient d'un appoint immense pour résoudre les conflits humains ou du moins pour créer l'atmosphère indispensable pour tenter de les résoudre. On ne peut que souhaiter que l'esprit sportif envahisse nos parlements, nos journaux, nos conférences internationales. En attendant que l'on finisse par reconnaître en politique internationale, comme au football, le rôle indispensable des arbitres indiscutés et acceptés de part et d'autre pour régler les différends. Les transpositions à faire entre les règles du jeu et les règles de la vie sociale ne manquent pas, quelle que soit l'échelle où l'on se situe.

Ecole de coresponsabilité

Le sport est aussi, par le fait qu'il se pratique très souvent en équipe, une école de coresponsabilité. Il suffit de songer à une partie de football où il est essentiel que chaque joueur soit intégré au team, ne garde le ballon que pour le passer au coéquipier qui se trouve en meilleure position que lui, et où tout l'art sera dans la convergence des efforts et l'harmonisation des mouvements.

C'est un apprentissage, à son plan, du jeu plus vaste de la coresponsabilité humaine qui est au cœur de nos sociétés tant civiles que religieuses. C'est un apprentissage exigeant et réaliste — au niveau du sol, c'est le cas de le dire — de ce sacrifice et oubli de soi au service d'une cause commune. Nous l'oublions facilement dans la vie courante où, trop souvent, on laisse au chef seul le soin de défendre l'intérêt général, les partenaires jouant un jeu très personnel au profit de leurs intérêts particuliers.

Quand il s'agit de sport pratiqué en groupe, le succès à poursuivre est avant tout le succès du groupe (qu'il s'agisse de cyclisme, de football, de régates). Dans certains cas même, comme dans les courses cyclistes, le succès du groupe se concentre, si l'on peut dire, sur le succès du chef, qui représente le groupe, et que tous veulent aider à vaincre. C'est la tâche propre des bons « coéquipiers ». C'est ce qui nous conduit à dire que « l'esprit d'équipe » est un des éléments de « l'esprit sportif ».

Ce même esprit exige aussi que, si l'on a commis une infraction volontaire et flagrante — coup de pied ou bousculade, — on accepte sans hargne la sanction et que l'on n'oublie pas la leçon.

Elément de gratuité et de jeu

Le sport, pratiqué en équipe ou non, introduit dans la vie sociale un élément de gratuité et de jeu qui détend les relations sociales. Celles-ci, on le sait, ont tendance à se durcir et à se clicher. Les hommes vivent cloisonnés, très éloignés les uns des autres, même si leurs bureaux se touchent ou si les machines voisinent dans le même atelier. Chacun est à son affaire et l'autre se situe en face de lui dans sa fonctionnalité impersonnelle. Sur une plaine de sport, au contraire, les relations s'humanisent : l'avocat et le plombier, l'étudiant ou l'ouvrier ont perdu leur masque professionnel, leur classement social pour s'inscrire dans une même équipe. Le sport est une société sans classe qui franchit la barrière, les races, les couleurs, les antagonismes. Dans plus d'un pays, le seul endroit où l'unité triomphe vraiment des oppositions est le sport. C'est là que la communion des concitoyens s'établit le mieux. Même si les particularismes alimentent les cris des supporters en déplacement, la rencontre sportive fait abstraction des contingences politiques et c'est tant mieux. L'élément « jeu » donne aux relations humaines visage humain.

Instrument de paix internationale

Je dirai enfin que le sport est un instrument de paix internationale, ou du moins de rapprochement entre les hommes.

Lorsqu'elles sont fidèles à l'esprit olympique, les compétitions sportives internationales et, en particulier quand elles rassemblent des sportifs et des publics d'un très grand nombre de pays dont la race ou l'idéologie et le système économique et social diffèrent, sont un agent de paix mondiale. Les compétitions internationales constituent une sorte de sublimation de l'agressivité naturelle de l'être humain et aussi et surtout elles fournissent aux hommes l'occasion de constater combien en somme ils se ressemblent. Ces formes de rapprochement ont pris naissance précisément à Olympie, puisque, durant la durée des jeux, les cités grecques mettaient un terme à leurs querelles.

Cette solidarité, qu'entraîne le sport, dépasse l'équipe, le club, et crée des liens entre régions, entre pays parfois par ailleurs très divisés. L'exemple des pongistes chinois et américains est aujourd'hui un des plus spectaculaires.

Le cas où les compétitions sportives se transforment en rixes et oppositions graves est rarissime. C'est précisément parce que de telles réactions sont exceptionnelles et ne correspondent pas à l'esprit de ces rencontres qu'on en est scandalisé : on cherche au contraire dans les compétitions sportives une forme de langage entre les cultures, les pays, les races. Elles font toucher du doigt la fraternité humaine qui unit les hommes les uns aux autres, en dépit de leurs différences et de leurs divergences.

III. — LE SPORT CONSIDERE DANS LE PROLONGEMENT DE L'INCARNATION

Pour nous, chrétiens, le sport, comme épanouissement corporel de l'homme, se situe parfaitement dans la ligne de l'Incarnation. Il fut un temps où le dualisme corps-âme, hérité du platonisme et de ses dérivés, entrava dans la spiritualité et dans la théologie la pleine reconnaissance de l'homme en tant qu'homme. A l'heure actuelle, la logique de l'Incarnation a pleinement triomphé de ce mépris relatif ou total du corps. Le christianisme a pris le parti, si j'ose dire, de la condition humaine, chère à Malraux. Il ne veut pas d'un spiritualisme qui considère le corps comme la prison de l'âme. Il croit à l'unité de l'homme, à cette unité que la psychologie moderne met de plus en plus en relief. Ce n'est pas l'âme seule, mais la personne humaine dans sa réalité totale, qui est l'objet de sa sollicitude. Le Christ n'est pas seulement la vie de l'âme, mais la vie de l'homme. C'est le tout qui est premier, non les parties : l'homme n'est pas une âme et un corps ou une âme doublée d'un corps, mais un corps animé et une âme incarnée. Il ne possède pas une âme comme on possède une auto, et son corps n'en est pas une annexe. L'homme est son âme et il est son corps tout à la fois. L'Eglise ne l'oublie à aucun moment et elle défend l'unité du composé humain contre toutes les déviations. Contre la gnose qui identifiait le corps au mal et en attribuait la création à un principe mauvais, et qui, par voie de conséquence, interdisait l'usage du mariage comme un péché, l'Eglise a proclamé sa foi au Créateur des choses « visibles et invisibles ».

Si elle défend l'excellence de la vocation à la virginité, elle prône sans ambages le respect et le caractère sacré du mariage. Saint Thomas n'hésite pas à déclarer que le péché initial n'a pas changé la nature foncière de l'acte procréateur, et qu'avant la chute, en l'absence de tout désordre intérieur, cet acte aurait trouvé dans un corps plus sensible et mieux ordonné un écho plus parfait. L'Eglise lutta de même contre le jansénisme, qui déclarait la guerre à la sensibilité humaine et à ses valeurs naturelles, sous prétexte que le péché originel avait tout corrompu jusqu'à la moelle. L'Eglise condamna le jansénisme et se refusa à déprécier l'homme au profit d'un surnaturalisme éthéré. C'est là désormais une constante de sa théologie de l'homme, comme du reste de son comportement journalier. Il n'est que de la regarder vivre : sa doctrine sacramentelle et sa pratique expriment et incarnent dans le détail de la vie chrétienne ce respect de l'intégralité humaine. Tout l'homme est sacré pour elle, tout lui sert d'instrument de grâce.

Ce respect de l'homme, âme incarnée et corps animé, se manifeste dans la liturgie tout entière qui souhaite entraîner l'homme dans son élan vital vers Dieu, dans son élan social vers l'homme. Un peu partout, des efforts sont faits pour dégager le culte de son caractère trop figé pour lui redonner vie et spontanéité. La créativité à l'œuvre est un effort de traduction concrète, adapté à l'homme d'aujourd'hui qui veut aller à Dieu, non plus comme Platon « avec toute son âme », mais avec tout son être, selon son rythme humain intégral. Dans la mesure où l'universalité de l'Eglise s'exprimera de plus en plus en style africain, oriental, asiatique, il incorporera de plus en plus, il est aisé de le prévoir, des expressions corporelles. C'est l'homme tout entier, dans toutes ses dimensions, qui est religieux : ce qui importe, ce n'est pas seulement le salut des âmes, mais le salut de la personne humaine, de la condition humaine.

Si l'être humain n'existe qu'en corporéité, la foi doit pénétrer la condition humaine sous tous ses aspects. Cela veut dire que le salut en Jésus-Christ appelle la lutte contre le sous-développement. L'Incarnation, la Rédemption, la Résurrection, pour se déployer en pleine logique, passent par l'aide au tiers-monde, par la lutte contre la maladie, contre l'ignorance... Rien d'humain ne leur est étranger.

Il n'y a d'alliance possible entre Dieu et les hommes qu'à travers le corps. Dès lors, toute vie religieuse passe par le visible, le tangible. Mais le tangible, le corporel est porteur et révélateur à son tour d'une réalité plus complète.

Déjà sur le plan humain, le corps est signe. Dans toute relation interpersonnelle, le geste est expression d'une réalité plus totale. Il en est de même dans la relation avec Dieu : d'où la liturgie, toute marquée de signes, c'est-à-dire de réalités tangibles qui révèlent en même temps la réalité à un niveau plus profond. Tout ceci, il nous suffit de le souligner au passage pour prolonger la ligne et la logique du mystère de l'Incarnation qui est au cœur de toute foi chrétienne.

⁂

Je m'arrête, car il nous faut redescendre à terre et conclure. Le sport, nous l'avons vu, s'offre à nous comme un facteur d'humanisation personnelle et sociale, en un monde par tant d'aspects si inhumain. C'est une chance à saisir.

Puissent les Jeux Olympiques qui vont s'ouvrir au stade de Munich offrir non seulement le spectacle de compétitions sportives de grande classe mais encore incarner cet esprit sportif que nous venons d'esquisser et qui ne pourra que favoriser la rencontre loyale des hommes et des peuples dans une véritable et durable fraternité.

Munich, le 21 août 1972.

† L.-J. card. SUENENS,
archevêque de Malines-Bruxelles.

— *Gildas de Rhuys, moine celtique*, par YVON MAUFFRET. Préface par LOUIS LE CUNFF. — Un vol. 14 × 19 cm, de 128 pages. Prix : 15 F. Editions Beauchesne, Paris.

Cette hagiographie romancée d'un saint breton — mais où l'auteur a pris soin de bien distinguer ce qui appartient à la légende — nous reporte au début de la christianisation des îles anglo-normandes et de la Bretagne, avec toutes les particularités que comportait alors la vie de l'Eglise, ce qui a demandé de sérieuses recherches historiques. Ce récit d'un autre âge se lit avec intérêt de bout en bout.

— *Recherche et réflexions à propos de l'habit monastique*, par Fr. MARIE-FÉLIX, moine de Sept-Fons. Brochure 13,5 × 22 cm, de 42 pages. Abbaye Notre-Dame de Sept-Fons, 03290 Dompierre-sur-Besbre.

Après une étude historique sur l'habit monastique, l'auteur conclut : « Il est bien difficile de penser que l'adoption de l'habit séculier ordinaire puisse être en harmonie avec une vocation qui s'inscrirait dans la même ligne que celle des premiers moines. »